

Introduction

« L'Original absent » – volume 2 : Exhumation et reproduction des corps dans la littérature contemporaine

Le deuxième volet du présent numéro de la revue *Ad Hoc* recueille les articles qui font suite à la journée d'étude intitulée « L'original absent : exhumation et reproduction des corps dans la littérature contemporaine », organisée le 2 juin 2016 à l'Université Rennes 2. Il s'inscrit dans le sillage de la tentative, portée notamment par Emmanuel Bouju autour de la notion d'« épimodernisme »¹, de penser un tournant conceptuel en littérature, qui désignerait un changement de paradigme, mais aussi de périodicité, succédant au postmodernisme (tout en lui empruntant certains traits, puisque toute rupture épistémologique, en faisant advenir de nouveaux modèles, continue pour un temps à s'inspirer de ceux qui la précèdent). La question soulevée par ce deuxième volet est de chercher à cerner si « l'épimodernisme » a partie liée avec une redéfinition de la représentation des corps en littérature.

La démarche au fondement de la journée d'étude reposait en effet sur le désir de réfléchir aux aspects possibles que pouvait prendre cette redéfinition. Ainsi, il s'agissait d'interroger le passage d'un paradigme à un autre à partir du postulat selon lequel le postmodernisme aurait été lié à la mise en scène de fictions indiciaires² fondées sur la recherche de corps perdus, dont il aurait fallu tenter de faire le deuil. Au tournant des années 2000 aurait émergé un autre paradigme, restant encore à définir, qui se serait articulé autour du renoncement à l'exhumation et à la déploration de corps impossibles à retrouver, pour adopter une activité créatrice de re-production de corps conçus comme copies sans originaux.

Cette hypothèse se donne à appréhender à partir de trois grandes orientations : d'un point de vue historique, il est question de déterminer, comme le fait par exemple l'article de Ricardo Bedoya, comment la littérature traite les exigences de la justice transitionnelle en matière de reconnaissance et de réparation des victimes dans un contexte d'après-violence politique. La littérature épouse-t-elle les exigences de la société civile en matière de redécouverte et de nomination des corps disparus ou propose-t-elle un parcours parallèle de re-

¹ Voir Emmanuel Bouju, « Épimodernisme. Une hypothèse en six temps. », dans Emmanuel Boujou (dir.), *Fragments d'un discours théorique. Nouveaux éléments de lexique littéraire*, Nantes, Cécile Défaut, 2015, p. 89-117.

² Nous reprenons ici l'idée de « paradigme indiciaire » développée par Carlo Ginzburg, telle qu'elle a pu ensuite être développée et appliquée à la lecture d'œuvres de fiction.

création des corps des victimes, originaux absents dont elle ne peut proposer que des copies fictionnelles ?

Représenter les corps comme la reproduction d'originaux absents témoignerait d'une implication politique propre à l'épimodernité — ce qui s'avère également décelable sur un autre plan, autour par exemple des théories de la performativité, développées dès les années 1990. Ces enjeux de performances et de performativité, à la fois intradiégétiques et auctoriales, se trouvent au cœur des articles de Marion Lata et d'Ariane Bessette, qui remettent en cause une conception essentialiste des corps et des identités. La matérialité des corps apparaît alors comme ce qui résulte des processus de reproduction d'un original toujours absent, dont les effets sont néanmoins puissants et réels. Les copies corporelles peuvent être dites sans original car les normes à réitérer se révèlent comme fictions régulatrices, dont le caractère artificiel est dévoilé par l'imperfection de leurs imitations, toujours défailtantes. La littérature peut-elle être saisie comme un espace de questionnement, de production de corps performatifs, permettant de réarticuler les catégories de la domination, et de dépasser par là-même la problématique de l'exhumation et de la représentation de corps disparus ?

Enfin, au moment même où l'autorité de la norme est subvertie par des pratiques citationnelles, celle de l'Auteur achève d'être déconstruite, comme le montre l'article de Loïse Lelevé. Les copies que la littérature met en scène — copies de corps ou copies d'objets d'art — ne fonctionnent plus comme des interfaces entre un spectateur et un créateur dont on chercherait à retrouver la trace du geste ou du corps à même l'objet. Construction fictive, copie sans original, les reproductions proposées par la littérature n'offriraient plus qu'un lien brisé entre le corps d'un créateur toujours absent, et la re-création littéraire d'une œuvre sans original assignable.

Ce deuxième volet interroge les nouveaux horizons de la création fictionnelle au tournant des années 1990-2000, – et surtout la pensée qui se fait dans et par la littérature, reformulant en ses termes propres la notion de « corps » à l'ère épimoderne, mais aussi la définition de ce que peut être une copie « sans original ».

Ainsi, dans l'article de Ricardo Bedoya, l'original absent est d'abord celui d'une référentialité inassignable : le pays évoqué par *Lost City Radio* de Daniel Alarcon semble

modelé à partir d'un Pérou que l'on peut ressaisir comme un original absent ; mais ce sont aussi les corps des disparus qui ne peuvent être définis que par leur absence. Le roman inverse alors le rapport entre la copie et l'original, puisque chacun en vient à pouvoir être caractérisé comme disparu ; la disparition devient un modèle d'identification et de subjectivation aussi bien individuellement que collectivement, valant pour la nation entière. La littérature se donne alors à saisir comme cet espace où les corps ne sont pas exactement retrouvés, ou exhumés, mais bien plutôt reproduits, restitués par la fiction : l'exemple du portrait de Ray exhibe de manière métalittéraire ce détour fictionnel par lequel il est possible de retrouver une essence du disparu, qui est d'autant plus vraie qu'elle est fictionnelle.

La problématique de la copie et de l'original peut être néanmoins déplacée pour passer du plan intradiégétique au plan auctorial, comme on le voit dans l'article de Loïse Lelevé, qui poursuit l'interrogation menée sur les frontières de la fiction, reproblématisée à partir de la question du faux et du faussaire. Il ne s'agit plus alors de questionner la différence entre le corps absent, fictif, à l'intérieur de la fiction, et le corps original qui a été perdu, et qui est disparu ; la question de la copie et de l'original porte sur le corps de l'auteur, à partir de la distinction entre le faux et l'œuvre authentique. La hiérarchie ontologique séparant le corps et l'esprit est rejouée à partir de la hiérarchie de valeur qui distingue l'œuvre authentique, qu'il est possible de certifier comme telle, et la copie du faussaire. Cependant, comme le montre l'article de Loïse Lelevé, le tournant épimoderniste valorise une productivité propre à la copie, qui va de pair avec la production de corps fictifs. Le constat mélancolique de la perte de l'original authentique, – s'il fait écho au constat des corps disparus dont il est impossible de faire le deuil –, est converti en un mouvement qui se détourne du passé pour envisager des pratiques revendiquées de falsification. Embrasser la fiction s'avère alors en interroger la puissance.

Le corps de l'auteur se trouve également au centre de la réflexion de Marion Lata autour des performances du corps glorieux et du corps réel de l'auteur en *fan fiction*, ainsi que des corps du fan devenu avatar. La question de l'authentification de l'œuvre à partir du corps de l'auteur est en quelque sorte dépassée et redéfinie par la dématérialisation de l'auctorialité et par la valorisation de pratiques de réécritures minorisées et dominées. Les corps virtuels, construits et performés, correspondent alors à une prolifération de copies qui brouillent aussi partiellement la hiérarchie évaluant les bonnes et les mauvaises copies. Par ailleurs, les

pratiques de performance, qui redéfinissent le sens de la lecture et de l'écriture, remettent en question la conception du corps, de sa matérialité.

Si l'article de Marion Lata souligne la dimension genrée des modèles de création et d'auctorialité, celui d'Ariane Bessette interroge la notion de performativité du genre à l'intérieur de la fiction. Le retour à une approche intradiégétique de *Putain* de Nelly Arcan permet de questionner la féminité comme une fiction régulatrice, un idéal normatif qui ne peut donner lieu qu'à des copies défailtantes, dévoilant le caractère fictif de leur original. La fiction littéraire se présente ainsi comme une réflexion portant sur l'injonction à se conformer à un idéal naturalisé et hégémonique de la féminité, et sur le coût de cette incorporation mimétique d'un idéal impossible à réaliser. En effet, la copie trop parfaite finit par désintégrer le corps même ; elle souligne l'absence effective de l'original idéal, qui ne peut s'incarner qu'en détruisant le corps qui l'incarne. La fiction devient le lieu où la sérialité des représentations de corps féminins parfaits est capable d'être non seulement dévoilée et critiquée, mais aussi partiellement déconstruite et resémantisée. Mais c'est aussi d'un retour à la vie dont il est question dans *Putain*, faisant écho en miroir au deuil impossible des corps disparus de *Lost City Radio*, à la mort (plus ou moins avérée) de l'auteur dans l'article de Marion Lata ; la question de la copie et de l'original touche en ce sens, même si c'est à chaque fois d'une manière différente, à un enjeu quasi métaphysique (et métalittéraire) : ici, l'obsession de la mort, par le détour de la littérature, semble pouvoir être apprivoisée pour faire retour à la vie.

Dans l'article de Maxime Aillaud, il est également question de vie et de mort, de faire revivre les morts par l'écriture, de susciter la résurrection de corps disparus, voire de retrouver une essence idéale qui se donne à saisir à partir de ce qui est le plus organique ; néanmoins, ce désir s'avère déceptif. Ainsi, l'article de Maxime Aillaud peut être lu comme une synthèse de ceux qui le précèdent, évoquant à la fois le fantasme de faire revenir ceux qui ne sont plus, le corps rimbaldien du poète (figure magnifiée de l'auteur encore intact et pourtant déjà perdu, absent), et la question du trucage, du faux, de l'artifice. C'est alors la notion même de corps qui est remise en cause comme totalité figée et essentielle, afin d'inventer des formes corporelles hybrides, déployant des imaginaires de la métamorphose et de la plasticité des corps, qui relèvent d'une ontologie elle-même malléable. Le principe de la duplication n'est plus celui de la sérialité inquiétante, mais celui des alliances possibles, placées sous le signe d'une multiplicité rhizomatique. En ce sens, la démultiplication des corporalités explore les possibles fictionnels.

Ce deuxième volet, à partir des articles de Ricardo Bedoya, Loïse Lelevé, Marion Lata, Ariane Bessette et Maxime Aillaud, permet donc d'appréhender la représentation littéraire de nouvelles formes de corporéités, ou plutôt de pensées du corps, à partir de copies performatives qui réinventent de nouvelles figurations de la matière, et redéfinissent la relation entre la matière et l'idéalité ; à chaque œuvre de fiction, comme à chaque article, ces corps recréés, reproduits à partir d'une absence d'original, réinterrogent la notion même de fiction, à l'ère « épimoderne ».

*Flavia Bujor (ATER – Université Bretagne-Sud),
Ricardo Bedoya Forno (Doctorant – Université Rennes 2 — Cellam),
Loïse Lelevé (Doctorante – Université Rennes 2 — Cellam).*